I
27

LE TOMBEAU

DE

JEAN DE LA FONTAINE

SUIVI DE

POÈMES MESURÉS

DU MÊME AUTEUR

Poésie

DE L'ANGÉLUS DE L'AUBE A L'ANGÉLUS DU SOIR (1888-1897), contenant les premiers *Vers*, *La Naissance du Poète*, *Un jour* et *La Mort du Poète*..... 1 vol.

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES (1898-1900), contenant les *Elégies*, *La Jeune Fille nue*, des *Poésies diverses* et les *Prières*..... 1 vol.

LE TRIOMPHE DE LA VIE (1900-1901), contenant *Jean de Noarrieu* et *Existences*..... 1 vol.

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL (1902-1906), contenant *En Dieu*, *Tristesses*, *Le Poète et sa femme*, *Poésies diverses* et l'*Église habillée de feuilles*..... 1 vol.

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES..... 1 vol.

LA VIERGE ET LES SONNETS..... 1 vol.

Prose

LE ROMAN DU LIÈVRE, contenant *Le Roman du Lièvre*, *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, *Des Choses*, *Contes*, *Notes sur des Oasis et sur Alger*, *Le 15-août à Laruns*. *Deux Proses*, *Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry*..... 1 vol.

MA FILLE BERNADETTE..... 1 vol.

FEUILLES DANS LE VENT, contenant *Méditations*, *Quelques Hommes*, *Pomme d'Anis*, *la Brebis égarée*..... 1 vol.

LE ROSAIRE AU SOLEIL, roman..... 1 vol.

MONSIEUR LE CURÉ D'OZERON, roman..... 1 vol.

LE POÈTE RUSTIQUE, suivi de L'ALMANACH DU POÈTE RUSTIQUE..... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

—

Le Tombeau

DE

Jean de La Fontaine

SUIVI DE

Poèmes mesurés

Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
LIV. III, *Fab. I.*

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXI

PQ
2619
A5T6
1921

IL A ÉTÉ TIRÉ

279 exemplaires sur Hollande Van Gelder
numérotés à la presse de 1 à 279

La première édition a été
tirée à 1.100 exemplaires sur
vergé pur fil des papeteries
Lafuma, savoir :
1.025 exemplaires numérotés de 280 à 1304
[illegible] exemplaires marqués à la presse
de A à Z (hors commerce).

LIBRARY
JUL 15 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.
Copyright by MERCURE DE FRANCE 1921.

LE TOMBEAU

DE

JEAN DE LA FONTAINE

Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

LIV. III, FAB. I.

L'AUTEUR

L'AUTEUR

La Fontaine reçut du ciel ce nom chantant.
En lui se produisit cette métamorphose
Que d'homme qu'il était, comme Adonis la rose,
Il devint la fontaine au regard transparent.
Mais voici que se tait son flot pur. La colombe
Qui se mirait dedans et qui lui répondait
Fait silence à son tour et je vois son duvet
Sous la flèche neiger tandis qu'elle succombe.

L'HUITRE

L'HUÎTRE

Les gens qui ne sont pas huîtres à l'ordinaire
Ouvrent la bouche pour parler.
Je ne l'ouvre que pour me taire :
Lors on voit la sagesse à mes lèvres perler.

LE CHÊNE

LE CHÊNE

Le doux roseau n'avait à porter que sa tête,
Il était comme toi :
Quand le chef est léger du chaume ou du poète
Léger est son émoi.

Mais chêne d'Abraham autant que de Virgile,
Je gardais dans mon sein,
En étendant sur eux mon ombre comme une île
Et le nid et l'essaim.

Toi qui ne sus jamais quelle charge est au père
Le poids de son amour,
Je succombai sous lui quand je quittai la terre
En cet orageux jour.

LE ROSEAU

LE ROSEAU

J'ai résisté, doux La Fontaine,
Mieux que le chêne.
Mais jamais a-t-on su pourquoi ?
C'était pour toi :

Afin que de moi tu jouasses
Aux heures lasses
Sans avoir avoué jamais
D'où je venais.

Je suis pourtant cette même herbe
Qu'avec superbe
L'arbre, c'est toi qui nous le dis,
Railla jadis.

Mais tu n'as point fini l'histoire :
Quand l'heure noire
Eut jeté seul le chêne à bas,
Tu me coupas.

LE SINGE

LE SINGE

Je m'appelle Hanouman, et l'Inde m'a vu naître
Où dans le Gange on voit se mirer les palais.
D'un peuple de jongleurs qui joue aux osselets,
Et charme les serpents, je suis, dit-on, l'ancêtre.

Jaloux de cet honneur qu'on descendît de moi
Un Anglais, sir Darwin, réclama pour lui-même,
Et pour tous les savants, fussent-ils de Bohême,
L'origine du singe ; elle a force de loi.

Hélas ! Je m'embarquai, je fréquentai leur classe.
Penser, agir comme eux, certes, je pouvais bien,
Mais, quant à m'imiter, ils ne purent en rien
Faire ces tours de passe-passe
Dont ta fable se rit. Académicien,
Il m'est dur de renier ta race.

L'ALOUETTE

L'ALOUETTE

Tu fais de moi dont l'aile est si légère
Qu'elle n'est rien qu'un reflet de lumière,
Tu fais de moi l'image du bon sens.
Je ne sais trop d'où vient ton grain d'encens :
Serait-ce point, ce bon sens, ô poète,
Qui me chassa du nid au bon moment,
Un grain de plomb que tu mis dans ma tête
Gratuitement ?

LA CIGALE

LA CIGALE

De cette goutte d'eau je fais libation
A celui qui nota cette vibration
Qui d'arbre en arbre court au long de l'avenue.
Si j'ai fait mon métier pour mourir toute nue
Je ne fis qu'imiter mon maître et sa chanson.

LES FOURMIS

LES FOURMIS

Tels que de petits pains portons
Nos œufs blancs et mous à tâtons
Dans notre arrière-galerie ;
Ou bien notre race est périe,
Car on dit qu'est mort l'Immortel
Dont la fable fit immortelles
Dessous la calotte du ciel
Les fourmis avec ou sans ailes.

LE RENARD

LE RENARD

Francis Jammes, un jour, à l'école primaire,
Faisait passer des examens.
Que le dernier enfant il n'en savait plus guère,
Mais il est utile aux humains
Que l'un d'entre eux parfois sur les autres se pose
Sans qu'aucune vertu ni science en soit cause.
C'était le cas. Francis n'avait rien qui le pût
Désigner pour trancher les lois de la grammaire :
Aux pions il les laisse, il prend la primevère.

Il ne demanda rien qui n'eût un autre but
Que de voir la nature au travers de ta fable.
Or donc les tout petits sur la petite table
S'étaient penchés patiemment
Afin de décider si le renard vraiment
A l'égard du corbeau s'était montré coupable
En exploitant sa vanité
Jusqu'à ce point qu'il eut son fromage emporté.

Toute écolière avait, au nom de la morale,
Flétri ma race et dit qu'un aussi grand auteur
N'avait pu que blâmer cet impudent menteur,
Le renard, qui toujours fut sujet à scandale.
Or, les filles ayant conclu, tous les garçons
Se crurent obligés d'épouser leurs leçons,
Sauf l'un, qu'on me dit être aussi simple qu'un âne.
Je vois encor, telle une pomme paysanne,
Sa joue au teint rosé mais qui n'a point de fard.

Il répondit ainsi : « Je crois que le renard
Eut raison de voler au corbeau son fromage,
Car il l'alla manger, bien content, au garage. »
Cet enfant seul eut-il raison de me venger ?
N'était-ce ta façon, ô maître, de juger ?

LES CORBEAUX

LES CORBEAUX

Nous nous éparpillons comme des feuilles noires
Que fait tourner le vent, et nous nous relevons,
Et longtemps nous rasons les cimes des sillons,
Oiseaux dont on a dit qu'ils causent les déboires.
Pourtant n'est-ce pas toi qui fis de l'un de nous
Ce que sans doute sont la plupart d'entre vous ?
Poète trop souvent sensible aux flatteries,
Tu laissas retomber du toit des bergeries
Ce fromage dont un renard s'est régalé.
Mais ne savais-tu point que tu l'avais volé ?

LE BOUC

LE BOUC

Encore que j'y sois victime du renard,
Dans ta fable du moins ne suis-je qu'une bête !
Ton bon sens m'a laissé mon esprit campagnard :
Mieux vaut le fond d'un puits, pour un bouc, que la fête
Où l'immole Ronsard.

LE LOUP

LE LOUP

On comprend, garde forestier,
Gentilhomme à guêtre défaite,
Que toi ni moi ne fassions fête
A Médor, car il est rentier.

Plus d'une fois, de la souillarde
De quelque Belle-au-bois-dormant,
Devant un feu clair de sarment
Nous vîmes rôtir la poularde.

Ni toi ni moi n'en avions rien :
L'aile était dévolue au prince
Pour qui, dit-on, la fille en pince,
Et la cuisse allait à son chien.

Restait la suprême ressource :
A jeun tous deux, traînant les pieds,
D'aller dessous les noisetiers
Ecouter se plaindre la source.

Tu regardais mon air battu,
Mes dents longues, mon poil minable.
J'étais le sujet de ta fable,
De ma fable ne l'étais-tu ?

L'AGNEAU

L'AGNEAU

L'eau si claire
Que je lapais dans le bois
Ne refléta jamais de plus pure lumière
Que cette source où tu bois.
On dit que souvente fois
Tu pris parti dans tes fables
Pour ceux qui sont les coupables...
Il se peut, et je le crois.

Mais mon ombre légère,
Au ciel, dans la fougère
Où mon poil peut neiger
Sans craindre le berger
Et loin de la bergère,
A compris que, ce coup,
Quand m'égorge le loup,
Tu pleuras sur ta page
Immortelle et sauvage.

LA CIGOGNE

LA CIGOGNE

Par quelle complication,
Hélas ! bien digne d'un poète,
Prétends-tu me plonger la tête
Au fond de la gueule du loup
En me faisant chirurgienne ?
Prends-tu ma tête pour la tienne ?
Et qu'est-ce encor ce mauvais coup,
Au moins aussi peu vraisemblable,

Lorsque tu m'assieds à la table
De ce renard qui, me servant
Dans une assiette plate, rend
Tout mon dîner insaisissable ?

Quelle démangeaison affecte ton esprit ?
Pourquoi chercher toujours à midi quatorze heures ?
C'est ainsi que souvent malgré nous tu te leurres,
Croyant l'œuvre de Dieu moins simple qu'il ne fit.

C'est pourquoi ta fable m'étonne,
Moi, cigogne,
Qui n'ai pas d'autre fonction
Que de distraire la marmaille,

Lorsque je fais sur la muraille
Gravement
Un très lent
Mouvement.

LA GRENOUILLE

LA GRENOUILLE

Bonhomme, tu m'en veux. Quoi que dise ta fable
Que l'on trouve toujours un plus poltron que soi :
Ce n'était pas le lièvre et ce n'était pas moi.
Mais un jour qu'étendu sur la rive de sable
Tu songeais à Philis qui te tenait au cœur,
Et par ses belles dents et par son ris moqueur,
Je plongeai près de toi. Ta subite rougeur
Montra que, si la brise émeut une quenouille,
Un poète parfois a peur d'une grenouille.

LE BŒUF

LE BŒUF

Il est en Amérique, au milieu des pampas,
Des bœufs sauvages,
Néanmoins aussi doux que sont de grands-papas.
Ils pourraient causer des ravages,
Mais ils ne le font point, et se laissent plutôt
Enfermer dans un pot.
Grâce à l'invention d'une marque allemande
— Française pourquoi pas ? chacun se le demande —

On peut même, dans ce métier,
Loger l'un d'entre eux tout entier
Dans un vase moins grand que n'est une grenouille.
De bonne composition,
La bête ainsi tassée, un cuisinier la mouille ;
Elle devient bouillon,
Elle est servie à table.
C'est t'apprendre qu'il est un pendant à ta fable
Et que, si la rainette éclate en m'imitant,
Un bœuf se meurt aussi de se réduire autant.

LE HÉRON

LE HÉRON

Je revêts la couleur des perles de la mer,
Bien que mon pays soit le lac ou la rivière.
D'aucuns m'ont vu ployer une patte en arrière
Juché sur l'autre, alors que mon col souple et fier
Après s'être enroulé se déroulait encore
Parmi la fraîche et bleue haleine de l'aurore.
Tu me sers, fabuliste, une étrange leçon
Qui me fais contenter d'un simple limaçon,

Comme si mon dédain eût rejeté la tanche
Dont meurt la robe d'or dans une eau de pervenche.
Ce n'est point ce défaut qu'il fallait me prêter ;
Je n'ai point de mépris qui me fasse écarter
Le goujon ou la tanche ou la carpe royale.
Mais, t'ayant vu venir sous le feuillage pâle
Des aulnes imitant, sur les bords, les brouillards,
Je voulus te laisser jouir de cette vue
Que mon bec eût troublée, où rien ne se remue,
Où dort la libellule au cœur des nénuphars,
Où le ciel des étés, vide autant qu'implacable,
Projeta ces reflets qui brillent dans ta fable.

L'AMATEUR DES JARDINS

L'AMATEUR DES JARDINS

Voici des raisins blonds,
De suaves melons,
Des fleurs et des rayons,
Des guêpes, des frelons,
Et de blancs papillons,
Et les verts pavillons

De ce royal domaine
Où Jean de La Fontaine
Oublie un peu sa peine.
Il dort. Respectez-le,
Car l'averse de feu
Qui tombe du ciel bleu,
Au dehors, sur le sable,
N'offre rien d'agréable.
Mais que l'ombre est aimable
Dans ce rustique lieu
Où le bonhomme ronfle
Cependant que se gonfle
Sa joue, et qu'on dirait
Une outre-cornemuse
Dont la musique fuse
Au bal de la forêt !
Il gît comme une masse,
Mais il fait la grimace,
Car il rêve que l'ours
Tenant deux pavés lourds
Vient à pas de velours

Pour écraser la mouche
Qui butine sa bouche,
Comme faisait, dit-on,
Une abeille à Platon.

L'ÉLÉPHANT

L'ÉLÉPHANT

J'eusse été comme toi
Fabuliste du roi
Louis le quatorzième
Qu'il m'eût paru pédant
De mettre un éléphant
  Dans mon poème.

Il est simple, en effet,
De nous conter un fait
Ou plus ou moins notoire,
Et l'affirmer plus vrai
Que tout ce qu'a narré
Jamais l'Histoire.

Tu prétends que les dieux
N'ont pas pour moi plus d'yeux
Que pour la puce ou l'herbe,
Et supposes que j'ai
Un procès engagé
Par ma superbe.

Ce racontar gratuit
A ta fable ne nuit,
Car, même s'il nous trompe,

Il ne met en avant
Rien qui soit d'éléphant,
  Même la trompe.

Mais tu fuis le détail
Qui fait le bon travail
Des jours où tu dessines
Ceux que souvent tu vis
Dans leurs trous, dans leurs nids,
  Ou leurs cuisines.

Ce qui prouve qu'on n'est
Bon peintre qu'où l'on naît.
Si non, gare au déboire !
Car, à Château-Thierry,
On croit que j'ai nourri
  Ma tour d'ivoire.

LE CHAMEAU

LE CHAMEAU

Je ne puis que penser ainsi que l'éléphant :
La fable où tu me mets en rien ne me rehausse.
De la faune de l'Orient
Tu n'as pas, comme j'ai, la bosse.

LE LION

LE LION

Il te faut de moindres sujets.
Comment aurais-tu su me peindre ?
Passe encor l'éléphant, mais moi, lion, m'atteindre !
Il n'est dans mon désert ni routes ni trajets.

LE COQ

LE COQ

Je suis le dur à cuire,
Le hobereau, le sire
Que la fortune ingrate aux changeantes amours
Avec tous les cadets relègue aux basses-cours.
Ma toque cependant est celle d'une altesse,
Mes pieds éperonnés proclament ma hardiesse,
Et la victoire sonne au cuivre de ma voix.
Que viens-tu donc, jaloux de ma vieille noblesse,

Douter de ce qui fut et de ce que tu vois ?
Lorsque dans le fumier je détourne une perle,
Tu dis que j'en fais fi. Me prends-tu pour le merle
Que tu ne cites point même une seule fois ?
Bonhomme qui connus le monde où l'on caquette,
Crois-tu que chez un coq il ne soit de coquette
Apte à trôner ailleurs qu'en un pot de bouillon,
Et que, pour se parer d'un pleur d'huître perlière,
Il faille s'appeler Madame de Bouillon,
Montespan ou La Vallière ?

LE POISSON

LE POISSON

Que de fois dans les flots du vers libre qui chante,
Tantôt en s'étalant au milieu des prairies,
Et tantôt resserrés des collines fleuries,
J'entendis le couplet mesuré d'Amarante !

Suivant le fil des eaux qui se jettent aux mers,
Et cet instinct qui fait que le sel nous attire,
J'ouïs le large rythme où s'accorde ta lyre,
Quand la lune et le vent nous donnent leurs concerts.

Un jour que j'explorais le gouffre des sirènes,
L'une d'elles me dit : « Il chante mieux que moi ;
Des chœurs des Immortels il est passé le roi,
Si nous en sommes reines. »

LE GEAI

LE GEAI

Tu m'as fait me parer du plumage des paons,
Je n'en avais que faire :
Sa couleur métallique est celle des serpents
Qui rampent sur la terre.
Ah ! Que n'as-tu compris à quel point je préfère
Ces gouttes de l'azur,
Si belles,
Qui perlent toujours sur
Mes ailes ?

LE PAON

LE PAON

Quel affront me fis-tu, quand ta main me pluma
Pour mettre ma dépouille
A ce vulgaire oiseau que ma gloire assuma,
Tel un lin pur revêt une vile quenouille,
O toi qui n'avais pas songé
Que, tandis que trônait le geai
Revêtu de notre livrée
Par Junon même consacrée,
Je demeurais la croupe nue, endommagé !

LE CHIEN

LE CHIEN

La Fontaine, pourquoi dans tes brillants écrits
De moi faire un badaud alors que la souris
Trouve grâce à tes yeux, et même la tortue ?
Tandis qu'au bord de l'eau tu donnes la berlue
A ce chien qui confond avec l'ombre l'objet,
Sans avoir comme toi le don de double vue
Je devine pourquoi je demeure sujet
A tes nombreuses railleries.

Ce procédé pourrait étonner d'autre part,
Attendu que je veille au seuil des bergeries
Ou bien que, descendant du mont du Saint-Bernard,
Je m'en vais rechercher, alors qu'il se fait tard,
Le voyageur perdu dans la neige qui tombe
Et pourrait devenir en peu d'heures sa tombe !

C'est bien ce qui me nuit, quand tu parles de moi :
J'aime l'homme et le sers de tout mon cœur. Mais toi !

LE HIBOU

LE HIBOU

Celui qui volontiers demeure solitaire,
Les poètes souvent le traitent de hibou.
Je suis pourtant l'oiseau dont le vol souple et mou
Accompagne la nuit la galante galère
Qui vogue vers Cythère.
Tu me fais un grief d'aimer trop mon enfant,
De le trouver trop beau, d'être cause que l'aigle,
Induit dans une erreur par mon signalement,

Le croque, cependant qu'il avait pris pour règle
De n'y toucher aucunement.
Or tu blesses ainsi mon amour maternelle
Bien plus que ne ferait une flèche mon aile !
Aussi je te réponds : O poète léger !
Afin que je l'épargne, et pour la protéger
Au cas qu'elle soit gentille,
Veuille me peindre ta fille.

LES LAPINS

LES LAPINS

Pareils à tes pensers qui battent la campagne,
Nous sommes les lapins dont la légèreté
Toujours est la compagne,
Comme elle l'est de toi : qui donc en a douté ?

Sans doute est-ce pourquoi l'on trouve dans ta fable
Encor qu'en tel endroit tu dises nous chasser,
Quand tu parles de nous ce ton vraiment affable
Qu'on a pour les amis qui vous font excuser.

L'ANE

L'ANE

De moi tu t'es par trop gaussé,
Quand tu veux que j'aie endossé
Des éponges, du sel attique,
Un meunier, son fils, un larron,
Et, sans parler de leur bâton,
Je ne sais pas quelle relique ;
De plus, la royale tunique,
Cette dépouille de lion

Par quoi tu rehausses la veste
Que taillèrent à coups de dents
Sur mon échine et sur mes flancs
Tes animaux malades de la peste.
Voilà bien des endossements
Aussi bizarres qu'assommants ;
A ta malice il faut opposer la pareille !
L'âne ne montre pas seul le bout de l'oreille :
Des anarchistes charmants
Bâillent parfois sous la treille.
La formule dont meurt tout le peuple français
N'est-ce à propos de moi que tu la prononçais ?
« *Notre ennemi, c'est notre maître !* »

Je te charge, à mon tour, de ces mots sans hauteur
Qui laissent bien paraître
Que tu n'as pas de cœur ;
Ils sont lourds à porter, plus que Notre Seigneur,

L'HIRONDELLE

L'HIRONDELLE

Je suis la flèche en deuil que lance
Le printemps
Et qui perce les cœurs où sévit la romance
Des vingt ans.

Combien, quand le jardin s'azure
D'iris et de lilas,
N'en ai-je point touché lesquels ne voulaient pas
Guérir de leur blessure.

Mais lorsque, décochée et vibrant dans le ciel,
Je visais ta poitrine
Pour te faire ce mal que connut Lamartine,
Je te voyais sourire, homme trop sensuel,
Qui n'as jamais connu que l'amour de Martine.

LE CERF

LE CERF

Il est vrai, ce vain ornement,
Dis-tu, ce bois dont je me pare,
Me nuit plutôt, quand la fanfare
Me force à fuir rapidement.
Tes cornes ont plus d'agrément
Que les miennes qui sont sans feuilles,
Car, encore que tu ne veuilles,
On y voit pousser fréquemment
Les beaux lauriers que tu recueilles.

LE CYGNE

LE CYGNE

Seul se révèle aussi grossier
Que toi, dans l'art de poésie,
Horace Flaccus, mais je nie
Que lui-même, dont le gosier
Préférait l'ail à l'ambroisie,
— Quoi qu'il die ! —
Eût osé moi, cygne, associer,
Dans une fable, au cuisinier.

Cette fable m'est un mystère.
Moi qui vogue entre terre et ciel,
Je te savais bien terre à terre,
Souvent brutal et sensuel.
Mais ici ton esprit est tel
Qu'il flétrit mon aile de neige.
Ah ! Que n'ai-je
Toujours la clef de ton gros sel ?

La mort eût été préférable
A cette grâce que j'obtins
De ce marmiton détestable
En lui chantant mes chants divins.
Ces chants, c'est toi qui me les prêtes ;
Mais on ne les entend qu'aux fêtes
Où Gros-Jean goûte à tous les vins !

LE CHAT

LE CHAT

Qu'il soit Grippeminaud ou Raminagrobis,
Tu fais, en exhumant je ne sais quel vieux mythe,
Du chat un vil hypocrite.
Je bâille en te lisant. Passe de crier bis
Alors que tu nous amuses !
Mais t'entendre cent fois sur le même sujet
— Que ce soit la belette ou la souris l'objet
Du crime dont tu m'accuses —

Vraiment il est de quoi donner sa langue au chien
Et l'étrivière à tes muses.

D'où ce mauvais vouloir ? Je le soupçonne bien :
Charles Perrault a mis dans un merveilleux conte
Un chat qui ne fait point à notre race honte :
On dit qu'il était botté
Et qu'il fit un jour d'été
La fortune de son maître.
Tu n'as point vu ce chat sur ton seuil apparaître.
De s'être montré rusé
L'aurais-tu pas excusé ?

LE RAT DE VILLE

LE RAT DE VILLE

Autrefois le rat des champs
M'invita, moi rat de ville,
A venir porter les dents
Aux fruits aimés de Virgile.

Loin des luxueux valets,
Des chats, de la souricière,
Nous voici parmi les blés
Qui semblent être en prière.

A la place du tapis
De Turquie on eut la flore
De corail et de lapis
Dont la moisson se décore.

« Oh ! les merveilleux abris,
Me disait Jean Campagnolle ;
Non, elle n'a pas de prix,
La solitude agricole !

Que ce brouet soit épais,
Ah ! combien peu nous importe,
Si ne trouble point la paix
L'ouverture d'une porte ! »

Le rural vantait encor,
Le cœur débordant de joie,
La médiocrité d'or,
Quand le prit l'oiseau de proie.

LE MOUCHERON

LE MOUCHERON

Toi qui, m'ayant fait vaincre le lion,
Me donnes pour linceul la toile d'araignée,
Je voudrais expliquer ta belle fiction
Et comment elle est née !

Remontons le destin à plus de deux cents ans.
Debout contre la vitre, et près de l'écritoire,
Au travers de mon aile aux tissus transparents
Tu vois tout le soleil se coucher dans sa gloire.

L'astre est de la couleur du roi des animaux
Et ses rayons lui font une vaste crinière.
Mais ton esprit hardi, qu'ont les poétereaux,
M'oppose, moi moustique, au géant de lumière.

N'est-ce Louis quatorze, et l'insecte n'est-il
Toi-même dont la vie essuya cent défaites ?
Et n'as-tu point voulu, dans un parler subtil,
D'un triomphe t'offrir les pompes et les fêtes ?

LA CHÈVRE

LA CHÈVRE

De l'alpestre coteau la sinuosité
Que mon flanc aux crins durs épouse ;
La fumée ondulant sur la courbe pelouse ;
La sphère de l'azur dont on voit la moitié ;
L'inflexion du chèvrefeuille
Que je cueille ;
Le caprice du ru qui chante comme un nid ;
L'écharpe d'Amalthée au milieu de la nuit ;

Le geste d'une vierge offrant à quelque pâtre,
En se voilant d'un bras les yeux, mon lait d'albâtre,
Ne peuvent égaler la grâce et le doux bruit
De ton vers qui nous fuit.

LE MULET

LE MULET

Si l'on veut savamment dessiner le portrait
D'un animal ou d'un homme,
Il faut y mettre ce trait
Qui distingue chacun, prince ou bête de somme,

D'avec tout autre vivant :
Sinon, c'est un portrait qui n'est fait que de vent.
C'est le vide que je trouve
Dans ton mulet. Je le prouve.
Que tu m'eusses placé dans quelque âpre sentier
Muletier
De Manche ou d'Estramadure
En me donnant pour monture
A la brune Carmen dont s'orne la figure
De la fleur du grenadier,
Rien de plus naturel : je vis de contrebande
Dans la montagne et la lande.
Passe pour la farine ! encor que tout porteur
Du moulin ouvre la porte.
Mais, que Mercure m'emporte !
Transformer ma personne en pauvre percepteur
Victime de sa gabelle
Est chose bien irréelle !
Ceci pourtant n'est que fin
Auprès du trait de la fin,
De cette lourde ineptie

Qui, pour me mettre en valeur
Et me prêter de la vie,
Veut que j'expose à tous ma généalogie.
A la place de l'auteur,
Au lieu de barbouiller comme lui sans vergogne,
Je me fusse entêté longtemps à la besogne.

LE LIÈVRE

LE LIÈVRE

Celui qui te ressemble encor le plus, c'est moi,
Le patte-usée au gilet blanc taché d'argile,
A la fauve culotte, ami d'un lieu tranquille,
Flâneur qu'un rien met en émoi
Et qu'à peine suit l'œil tant sa patte est agile.

De travers, comme toi la plume à ton chapeau,
Je porte mon oreille,

Surtout si je m'arrête un peu trop sous la treille,
Moi qui meurs, prétend-on, lorsque je bois de l'eau.
Mais l'un de nous hélas ! aux enfers où les ombres
Les plus légères lui font peur,
Te reproche ton peu de cœur :
Car c'est toi qui le mis dans ces demeures sombres,
Où n'habite point le bonheur,
Le jour que pour finir la fable
Tu le convias à la table.

LA TORTUE

LA TORTUE

C'est vrai, j'ai peine à bouger
Quand je suis en terre ferme.
Mais qui me verrait nager
Me prendrait-il pour un terme ?

L'ARAIGNÉE

L'ARAIGNÉE

Tu parlas, dans cette journée,
De la goutte et de l'araignée.
Mais de quelle goutte eût-on cru,
Sinon celle dont est baignée
Ma toile dans la matinée
Quand je l'accroche au long du ru ?
Ingrat poète ! Oublias-tu
Que seule ici-bas je t'honore

Assez pour tendre dès l'aurore
Le chemin où tu vas passer ?
Dis-moi, qu'as-tu pu bien penser,
Pour me donner comme compagne
Cette goutte qui s'en alla
Dans le gros orteil, qui s'enfla,
D'un prélat, ami de Cocagne,
A la place du diamant
Que j'offrais au plus pur amant
De la campagne ?

LE MAITRE D'ÉCOLE

LE MAITRE D'ÉCOLE

Esope, Babrius et Phèdre sont tes pères,
Alors que n'en ont qu'un les hommes ordinaires.
J'ai toujours professé de l'admiration
Pour ton sobre langage et sa précision
Et ses tours élégants empruntés à la Grèce.
Je goûte aussi ton sel piquant et ta sagesse,
Mais je ne peux souffrir que ta muse parfois
Devienne romantique et chante dans les bois.

Laisse Jammes t'offrir un rameau de cerises
Lavé par la rosée et séché par les brises,
Mais accepte de moi qu'anime un bel esprit
Cette infusion chaude et ce léger fruit cuit.

PHILOMÈLE

PHILOMÈLE

Dans l'allée où Diane au port farouche et fier,
De son arbre pareil au flocon de la mer
Blanchit l'ombre indécise :
Au-dessus du vivier, miroir du vieux château,
Que ride à peine au bord le bec des poules-d'eau,
J'égrène le collier des perles de la brise.

Mais je ne fais cela qu'avec timidité,
Car Jupin me chargea, le printemps et l'été,
Lorsque la nuit endort tes chants, ô La Fontaine,
De les continuer sous la lune sereine !

POÈMES MESURÉS

A GINETTE

I

J'ai vu passer un char. L'élastique bruyère
le chargeait. Elle sert à faire la litière.
Amie des fins d'Été, bruyère, tu regrettes
les traînées de soleil longues et violettes
quand, parmi les chemins craquelés, le perdreau
ruse par des lacets et s'envole d'en haut...
Son aile courbe, enfin ralentie, plane et plonge
dans tes touffes trouées comme sont les éponges.
Et la lande est si vaste, elle est si pleine d'air
que le chasseur croirait fouler un fond de mer.

II

Quand l'eau crue de Mars lisse l'herbe des fossés,
contre eux pousse la primevère en drus bouquets.
Sa corolle, comme un papillon couleur soufre,
est si mince qu'à peine effleurée elle souffre.
Elle est la poésie radicale des haies,
quand le coucou dont va et vient la note usée
marque le renouveau aux écorces sans rides.
Fontaines de lumière ! Azurs encore vides !
« *Il pleut, il pleut, bergère !* » Et le merle ventru
jaillit, boueux, de l'arc des tiges toutes nues.

III

La gueule d'un vieux pot à soupe bâille au pied
de la niche du chien. On entend le léger
cliquetis des roseaux que l'air à peine froisse.
Vêpres sonnent, des moineaux crient vers la paroisse.
Dans le coin de la cour où s'écaille un mortier
continue le doux bruit, et comme émietté,
des roseaux. Au dedans de cette métairie
un homme va mourir et une femme prie.
Le porche de l'église est noir soudain, l'office
est terminé. Les roseaux, encore, bruissent...

IV

L'algue de corne brune et verte est sous mes pas,
arrachée au coteau que la mer met plus bas
que la plaine. Le flot à la mouette se moule.
Le roc humide et bleu luit ainsi qu'une moule,
et l'os de sèche est une plage avec des rides.
Les paquets d'eau, du vert qu'ont les bouteilles vides,
ont un tel poids qu'on voit s'affaisser leur niveau
comme si l'eau n'était plus soutenue par l'eau.
Tout se roule ou s'incline, excepté l'horizon
qui est immobile et droit comme un coup de crayon.

V

Trapu, dur, noir, rond, au milieu de la colline,
et seul, un arbre pousse et vers la droite incline.
On le voit de partout alentour. Il surplombe
ses frères qui sont ceux où l'on tue les palombes.
Et, encore plus bas que ceux-ci étagés,
ceux où vont les écureuils, les pies et les geais.
Enfin, après ceux-ci, d'autres dont les feuillages
recouvrent de noirceur le clocher du village.
Et les derniers, au bas de la côte où est l'école,
ne sont qu'une douzaine où vont dessous les drôles.

VI

Çà et là sur le ciel tout à coup des points roses
apparaissent. Ce sont les pêchers qui les posent.
Et voici des points blancs qui sont des néfliers ;
et voici les points verts que font les peupliers ;
puis des vapeurs qui se dégagent peu à peu,
rouges d'abord, et puis lilas et enfin bleues.
La nature s'essaye du bout de son pinceau.
Mais bientôt elle appuie plus fort sur le panneau :
les pointillés vont se fondant en larges touches
comme les chants des rossignols quand on se couche.

VII

Les sapins de l'Été bavent des mousses grises
et sont couleur des nuits que la lune tamise.
Ceux qui sont loin, aux flancs des gouffres, on les voit
si petits, en semis si nombreux, que l'effroi
vous gagne que vers eux le vent ne vous emporte.
Cinq vautours tournent. L'on s'assied devant la porte
d'une hutte noircie et qui sent le suint.
Un lac est noir comme une glace sans étain.
Je les ai vus jadis par l'automne qui sombre,
ces sapins : dans la neige ils étaient des trous d'ombre.

VIII

L'aulne visqueux suit les bords courbes des ruisseaux.
Il fait un corridor d'ombre au-dessus des eaux
dont le bleu laisse voir des racines poilues,
des rats brillants, des anguilles et des tortues.
Ma ligne est une corde où pend un flot de vers.
Le soleil reflété par l'eau ressemble au fer
chauffé à blanc, et mon regard qu'il éblouit
se détourne pour se replonger dans la nuit
des aulnes traversée parfois par la lueur
de l'éclair qu'après lui laisse un martin-pêcheur.

IX

Le champ de blé mûr est un carré de soleil
posé à terre avec, dessus, le pré du ciel.
Un souffle fait s'entrechoquer les chaumes longs
et effeuille un coquelicot dans un sillon.
La caille à croupe courte est comme l'eau courante :
sa course ondule à la lumière, et elle chante
sur un ton clair qui se déplace et qui déroute.
Les ombres bleues des peupliers barrent la route
qui monte et qui descend et ne se laisse voir
que çà et là comme une gerbe dans du noir.

X

Ce rosier dont la canne a poussé droit supporte
comme un nœud de serpents de courtes branches tortes
que couronnent les choux de grosses roses rouges.
L'arbuste est là comme un jouet. Une ombre bouge.
C'est celle d'un vieillard, lecteur de l'Iliade.
Il suit le jeu d'échecs que fait la balustrade
et gagne son fauteuil qui s'appuie à un socle.
Sage vieillard ! Il vous fait songer à Sophocle.
C'est un veuf. Sa Baucis fut changée en tilleul.
Il regarde longtemps le rosier qui est seul.

XI

Le filet d'eau qui s'écoule de cette tuile
comme s'il emplissait une cruche d'argile
monte la gamme qui demeure suspendue
un grand moment sur la note la plus aiguë.
Le son redevient grave et soudain s'interrompt.
Il reprend clair et gai et au creux peu profond
s'égoutte tel qu'on peut l'imiter par les lèvres.
Au sortir du bassin c'est une note mièvre
qui ruisselle au soleil, puis n'est plus qu'un frisson
qui court sur les reins verts des feuilles de cresson.

XII

La feuille morte colle à la lame de glace
dans le sol élastique où laissèrent leurs traces
les geignants chariots balancés par les bœufs.
Un fracas d'eau battue. Et l'ami de Bordeu
tire un coup de fusil qui démonte l'hélice
d'un canard à l'épais plastron qu'une huile lisse.
Le soir vient, et le sol se fait moins élastique :
il gèle encor plus dur et, grande mécanique
dont on voit peu à peu luire les engrenages,
la roue du ciel d'hiver sur la terre voyage.

XIII

La chaumière a l'odeur des châtaignes bouillies.
Deux armoires avec cinq chaises et deux lits
dans deux chambres qu'on a passées au lait de chaux,
et puis une cuisine, et c'est tout ce qu'il faut
à ces gens se levant à l'aube, se couchant
au crépuscule à cause des travaux des champs.
Sur un rayon voici des paires de chaussures,
et, pour laver les cloches que font les brûlures,
on conserve dans une fiole suspendue
depuis l'hiver dernier de la neige fondue.

XIV

On dirait des coulées de pâte qui serpentent ;
ce sont les châtaigniers dont tracent sur la sente
les racines tantôt nues, tantôt souterraines.
Cette sente rouilleuse et pierreuse mène
sous un reflet vert-d'eau à la lande si rase
que lorsque le soleil l'émiette et l'embrase
elle n'est qu'un espace où tout semblerait noir...
Mais un nuage épais et blanc faisant pleuvoir
une noirceur plus forte encor sur la colline,
la lande comme un champ de neige s'illumine.

XV

Du haut de la dernière côte, le piéton
qui a noué son paquet au bout de son bâton
voit surgir les toits du village, tout à coup,
qui gondolent ainsi que des feuilles de houx.
Voici le tournant où l'on dansait le Dimanche,
et, plus bas, cachée dans l'épaisseur de ces branches,
la petite flaque où l'on pêchait les goujons.
Le pauvre père est mort, mais le bouquet de joncs
est toujours là. Que le brin d'herbe qui survit
à trente années d'absence a l'air d'une ironie !

XVI

Ce château envahi par le lierre indique
qu'autrefois il y eut un nombreux domestique,
de grands repas. On entendait le ronflement
du tourne-broche et l'on découpait savamment.
Mais depuis lors la ruine a suivi la ruine
et, dans l'obscurité, à peine l'on devine
la présence de la maîtresse de céans.
Son âge passerait celui de l'océan,
et les verres fumés de ses larges lunettes,
son nez, sa calvitie en font une chouette.

XVII

Qui n'aimerait, pareil au bûcheron, la nuit,
avec l'odeur du houx restée à ses habits,
regagner une cabane dont le loquet
hésite sous les doigts et geint tout disloqué ?
S'asseoir dans l'ombre où fume et ronronne le pot
qui ressemble au chat assis qui fait le gros dos ?
Ecouter les grelots d'un cheval qui s'éloigne
tandis que, muette et douce, la femme soigne
ce que l'on mangera et qui est dans le pot ?
Jupiter viendra-t-il s'asseoir sur l'escabeau ?

XVIII

Lorsque j'étais enfant, ma mère me disait :
« Si, homme, il m'avait fallu choisir un métier,
« c'est un facteur rural que j'aurais voulu être. »
Et moi je l'admirais quand il passait, ses guêtres,
et ses cannes de houx cueillies dans les clairières.
Ah ! Il était pour moi le parcoureur de terres,
le voyageur qui s'en revient de l'inconnu.
Son monde était immense. En effet, j'avais vu,
un jour après midi que nous nous promenions,
que la route pouvait aller jusqu'à Ozon.

XIX

Ce géranium s'ouvrit lorsque l'ombre du mur
forme un compas dont une pointe s'appuie sur
le crâne des lézards amis des capillaires.
Un guerrier est venu et il a vu la guerre
sur la corolle noire encore de sang versé.
Et après le guerrier un marin est passé.
Sur cette même fleur il a vu des coraux,
des couchers de soleil, le minium des vaisseaux.
Une vieille est venue. Sur la fleur embrasée
elle a vu son dîner qui doucement cuisait.

XX

Le vieillard étendu sur la grande terrasse
songe à la mort avec douceur comme qui passe
du crépuscule peu à peu à la nuit close.
Ce n'est pas, se dit-il, une terrible chose
que d'écouter mourir dans un soir de vendanges
le chant des vignerons pour que l'hymne des anges
lui succède aussitôt au Ciel. Et le vieillard
promène lentement l'ombre de son regard
sur l'ombre qui s'allonge et couvre de mystère
la noblesse de l'homme et celle de la terre.

XXI

Homère avait un chien. Homère, je suppose,
chantait des vers sous des arbres droits pleins de roses
et sur des îlots bleus qu'on appelait Délos.
Rien ne le distinguait. Son chien rongeait un os
comme le chien d'un autre, et si ce n'eût été
ce chant où note à note et Printemps et Eté
et Automne et Hiver tour à tour étaient peints,
on aurait pris l'aveugle au langage divin
pour un de ces mendiants qui vont de porte en porte
murmurants et vêtus comme des feuilles mortes.

TABLE DES MATIÈRES

LE TOMBEAU DE JEAN DE LA FONTAINE

L'AUTEUR 9
L'HUITRE 13
LE CHÊNE 17
LE ROSEAU 21
LE SINGE 25
L'ALOUETTE 29
LA CIGALE 33
LES FOURMIS 37
LE RENARD 41
LES CORBEAUX 47
LE BOUC 51
LE LOUP 55
L'AGNEAU 61
LA CIGOGNE 65
LA GRENOUILLE 71

LE BŒUF 75
LE HÉRON 79
L'AMATEUR DES JARDINS 83
L'ÉLÉPHANT 89
LE CHAMEAU 95
LE LION 99
LE COQ 103
LE POISSON 107
LE GEAI 111
LE PAON 115
LE CHIEN 119
LE HIBOU 123
LES LAPINS 127
L'ANE 131
L'HIRONDELLE 135
LE CERF 139
LE CYGNE 143
LE CHAT 147
LE RAT DE VILLE 151
LE MOUCHERON 155
LA CHÈVRE 159

LE MULET..... 163
LE LIÈVRE..... 169
LA TORTUE..... 173
L'ARAIGNÉE..... 177
LE MAITRE D'ÉCOLE..... 181
PHILOMÈLE 185

POÈMES MESURÉS

I. *J'ai vu passer un char*..... 189
II. *Quand l'eau crue de mars*..... 191
III. *La gueule d'un vieux pot*..... 193
IV. *L'algue de corne brune*..... 195
V. *Trapu, dur, noir, rond*..... 197
VI. *Çà et là sur le ciel*..... 199
VII. *Les sapins de l'été*..... 201
VIII. *L'aulne visqueux*..... 203
IX. *Le Champ de blé mûr*..... 205
X. *Ce rosier*..... 207
XI. *Le filet d'eau*..... 209
XII. *La feuille morte*..... 211

XIII. *La Chaumière*..... 213
XIV. *On dirait des coulées de pâte*.. 215
XV. *Du haut de la dernière côte*..... 217
XVI. *Ce château envahi par le lierre*..... .. 219
XVII. *Qui n'aimerait*..... 221
XVIII. *Lorsque j'étais enfant*..... 223
XIX. *Ce geranium*..... 225
XX. *Le vieillard étendu*..... 227
XXI. *Homère*..... 229

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze novembre mil neuf cent vingt et un

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

BINDING SEST JUL 2 0 1978

PQ
2619
A5T6
1921

Jammes, Francis
Le tombeau de Jean de La Fontaine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY